

Beaux Arts Magazine
Mars 2013

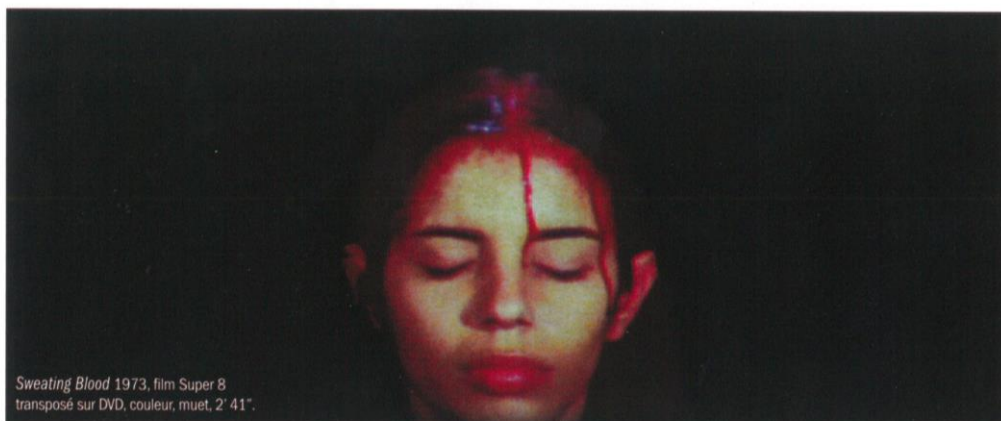
RÉTROSPECTIVE / **CASTELLO DI RIVOLI, TURIN** / JUSQU'AU 5 MAI

ANA MENDIETA

Héroïne à son corps défendant

FILLE SPIRITUELLE DE FRIDA KAHLO ET DE MARCEL DUCHAMP POUR LES UNS, ÉGÉRIE FÉMINISTE POUR LES AUTRES, L'ARTISTE AMÉRICAINE D'ORIGINE CUBAINE TRAGIQUEMENT DISPARUE EN 1985 A MARQUÉ L'HISTOIRE DE LA PERFORMANCE DE L'EMPREINTE DE SON CORPS. PORTRAIT D'UNE SANGUINE ÉPERDUE.

PAR EMMANUELLE LEQUEUX



Sweating Blood 1973, film Super 8
transposé sur DVD, couleur, muet, 2' 41".

Elle s'était enterrée mille fois avant de faire le grand saut dans le vide. La vie d'Ana Mendieta a fini en une chute, le 8 septembre 1985 : 34 étages d'un immeuble new-yorkais du Greenwich Village, sans pardon. Elle avait 36 ans. A-t-elle été poussée, s'est-elle suicidée ? Son amant, le très fameux sculpteur Carl Andre, a été relaxé de toute accusation après trois ans d'un douloureux procès. Mais le doute plane toujours sur cet homme dont l'œuvre – de froides plaques d'acier rivées au sol – ne laisse guère augurer la sauvagerie ; et son isolement d'aujourd'hui, que racontent souvent ses fidèles, en dit long sur les soupçons que continue à nourrir un certain milieu de l'art. Avant les célèbres soirées de beuverie du couple, avant ces cris entendus par le voisinage, avant la

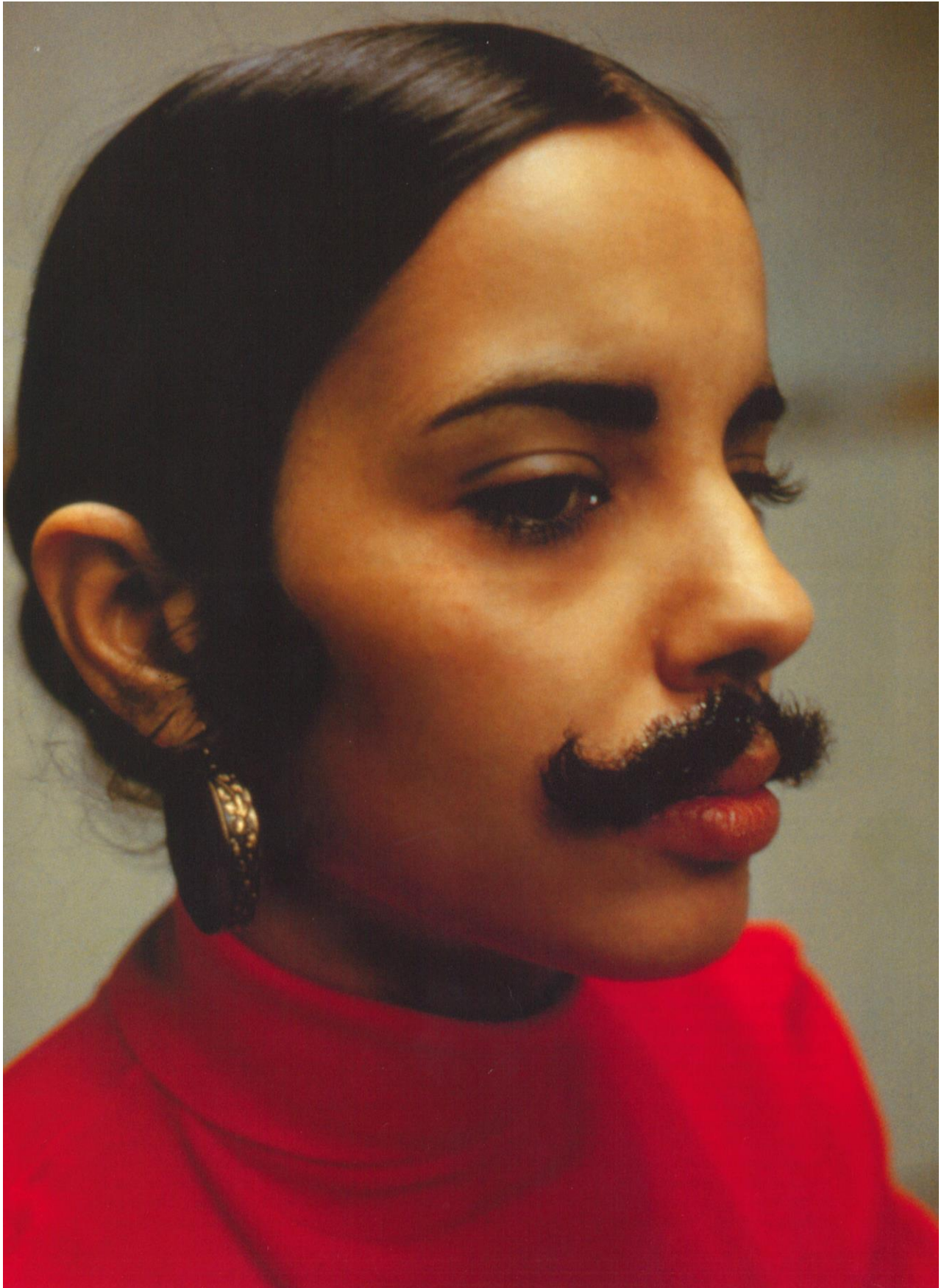
chute, Ana Mendieta s'était, déjà, enterrée mille fois, on l'a dit. Prémonition de l'issue fatale ? Au contraire, nulle morbidité dans son œuvre. Plutôt une envie de faire corps avec la terre mère. De s'enfoncer jusqu'en ses tréfonds, non pour disparaître mais pour en renaître toujours. Des traces de son corps, l'artiste en a ainsi laissé dans tous les paysages ; en témoignent encore aujourd'hui les nombreuses photographies de ses performances. Elles dessinent sa silhouette au creux d'une rivière, dans le brouhaha de la paille, dans le secret du sable, de la pierre, de l'argile. Laissent ses courbes de déesse paléolithique irradier au sein de tous les éléments. Elles creusent sa tombe dans le pigment rouge, le feu ou le sang. Empreinte, recouvrement, moulage, c'est l'œuvre d'une

Untitled (Facial Hair Transplants) 1972, tirage d'un négatif 35 mm.

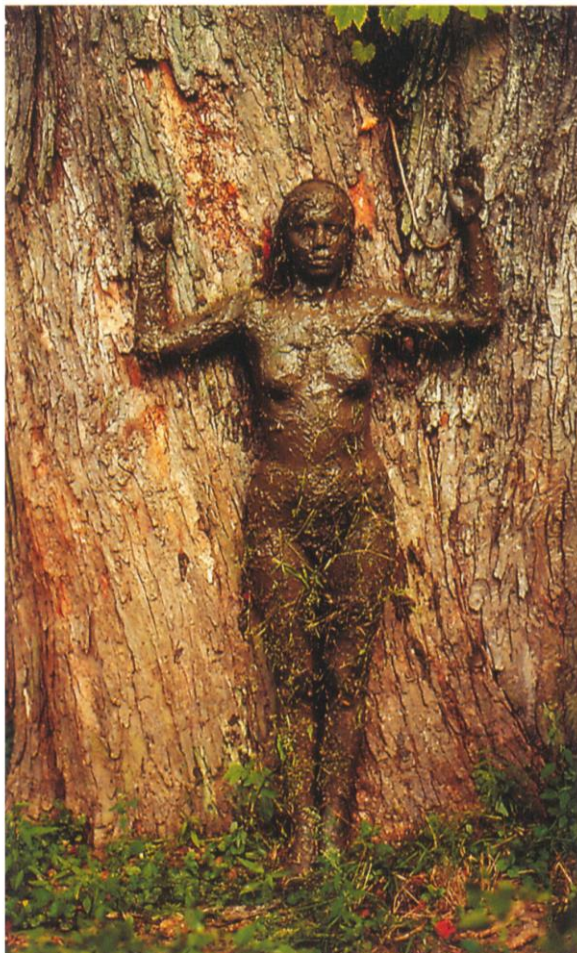
Comment s'étonner, à découvrir ce superbe artifice, que les théoriciennes du féminisme aient vu en elle une Frida Kahlo des temps modernes ? Mais c'est aussi et surtout au goût de Marcel Duchamp pour le travestissement qu'Ana Mendieta rend ici hommage.

Galerie Lelong & Co.

Paris – New York



RÉTROSPECTIVE / ANA MENDIETA



Tree of Life 1976, photographie, 50,8 x 33,7 cm.

«L'arbre se fait terre, le corps se fait argile... Telle une première Ève, l'artiste se confond avec la nature, créant un culte païen qui doit beaucoup à ses racines cubaines.



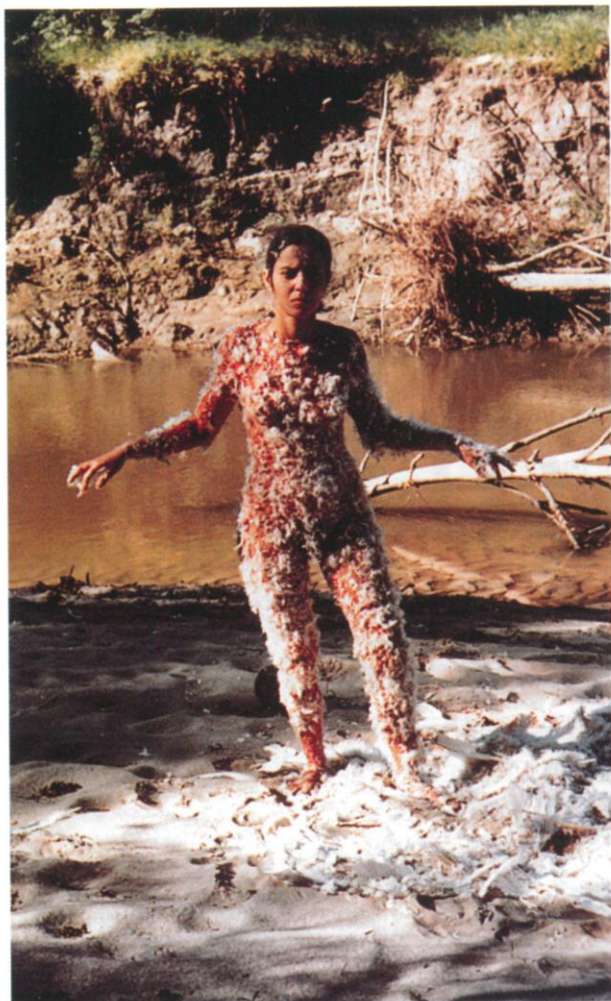
Untitled (Silueta Series) 1976, photographie (tirage de 1991), 50,8 x 40,6 cm.

Réalisée au Mexique dans les années 1970, la série des *Siluetas* est la plus célèbre d'Ana Mendieta. Son corps n'y apparaît qu'en creux, offrande ensanglantée à la planète.

pionnière qui mixa le body art et le land art comme nul autre après elle. Ce culte à la nature doit beaucoup à son enfance cubaine, comme elle l'a écrit dans ses récits : «C'est peut-être lors de mon enfance à Cuba que j'ai commencé à être fascinée par l'art et les cultures primitifs. Il semble que ces cultures soient dotées d'une connaissance intérieure et d'une proximité des ressources naturelles. C'est ce sentiment de magie, de connaissance et de pouvoir de l'art primitif qui influence mon attitude personnelle envers l'art. En utilisant mon corps comme référence pour créer des œuvres, je suis capable de me transcender en une submersion volontaire dans la nature et une identification totale avec elle. À travers mon art, je veux exprimer l'immédiateté de la vie et l'éternité de la nature.» Éternelle, cette femme l'est pourtant devenue à sa façon, collectionnée par les plus grands, héroïsée par les théoriciennes de l'art féministe, qui la voient comme une Frida Kahlo moderne, et les défenseurs des minorités. Car, regrettait-elle

souvent, «le féminisme américain est basiquement un mouvement de la classe moyenne blanche». Elle lui a fait prendre un tournant que beaucoup ont perpétué ensuite, le nourrissant de ses racines latines.

Cuba, si, Cuba, donc. C'est en 1948 qu'elle naît à La Havane, dans une famille bourgeoise. En 1961, suite à la révolution castriste, ses parents l'envoient dans un orphelinat catholique américain. La voilà déracinée, et son obtention de la nationalité américaine en 1971 ne calmera jamais cette douleur. Peintre, d'abord, elle l'est comme sa grand-mère maternelle. Mais dès 1972, elle se tourne vers la performance. Comme beaucoup, Duchamp la guide ; mais elle en a une version queer, transgenre, plutôt rare à l'époque. C'est ainsi qu'en hommage au maître, elle greffe sur son visage les poils d'un de ses acolytes. Femme à barbe ou à moustache, qui en dit beaucoup sur la violence du milieu vis-à-vis des artistes femmes. Elle se défigure aussi en aplatissant son visage sur une plaque de verre,



Untitled (Blood and Feathers) 1974, photographie, 25,4 x 20,3 cm.
On connaît le châtement des plumes et du goudron. Pionnière d'un art féministe, l'artiste se fait ici volontairement paria, parée de plumes... et de sang.



The Labyrinth of Venus 1982, acrylique sur papier, 40 x 29,2 cm.
Il y a quelque chose de primitif dans toute l'œuvre d'Ana Mendieta, qui transparaît dans ce dessin évoquant les Vénus paléolithiques et rappelant le trait d'une Louise Bourgeois.

prenant l'allure d'une femme battue. L'année suivante, elle produit son geste le plus radical: convié à la retrouver chez elle, le public trouve la porte ouverte, et elle, allongée, en sang, immobile et muette, sœur explorée des actionnistes viennois qu'elle admirait, et de tous les êtres en souffrance. Cette *Scène de viol* (1973) est un de ses premiers enterrements. Et, bientôt, vient cette alchimie avec la terre, inspirée peut-être par les cultes proches du vaudou de la Santería cubaine. «Mon art repose sur la croyance en une énergie universelle qui traverse tout, de l'insecte à l'homme, de l'homme au spectre, du spectre à la plante, de la plante à la galaxie, explique-t-elle. Mes œuvres sont les veines d'irrigation du fluide universel.» Au Mexique, de 1973 à 1980, elle produit sa série la plus connue, celle des *Siluetas*, où son corps disparaît dans la terre. Autant d'œuvres qui sont pour elle «une réactivation des croyances primales à l'œuvre dans l'humain». Des forces primales, aussi, à l'œuvre pour le meilleur et pour le pire. ■

RÉTROSPECTIVE D'UNE PIONNIÈRE QUI MIXAIT LES GENRES

La terre d'Europe lui reste en grande partie étrangère: si ce n'est dans l'exposition «Elles» du Centre Pompidou en 2009-2010, Ana Mendieta a été rarement montrée sur le Vieux Continent. À Turin, le Castello di Rivoli lui consacre la plus grande rétrospective à ce jour. Replaçant son travail dans le contexte de l'histoire de la performance, de la vidéo, du body art et du land art, l'exposition insiste aussi sur la singularité de cette œuvre traversée d'énergies cosmiques autant que d'interrogations sur la question du genre. Seule source d'étonnement, le titre de l'exposition: «She Got Love». Car l'amour, Ana Mendieta en donna plus qu'elle n'en reçut. «Ana Mendieta - She Got Love» jusqu'au 5 mai · Castello di Rivoli Piazzale Mafalda di Savoia · Rivoli · +39 011 956 5222 · www.castellodirivoli.org
Catalogue sous la dir. de Beatrice Merz & Olga Gambari · éd. Skira